

Une femme sur quatre n'aura probablement jamais d'enfants

A moins d'une évolution sociétale soudaine et difficile à prédire, des chercheurs de l'UCLouvain, l'ULB et de Lille ont mis au point un indicateur capable de mesurer le taux de non-parentalité au sein d'une génération de femmes.

SANDRA DURIEUX

Elles diminuent dans toutes les régions. En 2025, selon les dernières données de Statbel, 108.033 naissances ont été enregistrées en Belgique. Un statu quo par rapport à 2024, mais 4.431 naissances de moins que la moyenne de la période 2021-2024, soit une baisse de 3,9 %. Une chute qui touche tous les pays occidentaux, à des niveaux parfois plus importants encore, et qui devient de plus en plus un enjeu politique tant les conséquences de cette baisse de natalité sont multiples : insuffisance du nombre d'actifs par rapport aux inactifs, baisse des inscriptions dans les écoles, besoins de santé plus élevés en raison d'une population vieillissante, etc.

Un nouvel indicateur

Pour les chercheurs Thomas Baudin (School of Management de Lille/UCLouvain), David de la Croix (UCLouvain) et Paula Gobbi (ULB), qui viennent de publier l'étude « Sans enfant : un nouveau visage de la basse fécondité » dans la revue *Regards économiques* de l'UCLouvain, cette baisse de la natalité est trop souvent analysée à partir du taux de fécondité, soit le nombre moyen d'enfants par femme au sein d'une population donnée. « La fécondité moyenne dépend en partie du nombre de personnes qui n'ont pas d'enfant du tout. Cette non-parentalité », explique David de la Croix, professeur d'économie à l'UCLouvain, « a l'inconvénient d'être mesurable très tard. Pour savoir quelle proportion de femmes nées en 1990 restera sans enfant, il faudra attendre quelques années, le temps que cette génération ait atteint un âge où elle ne peut plus en avoir. »

La fécondité moyenne dépend en partie du nombre de personnes qui n'ont pas d'enfant du tout

David de la Croix
Professeur d'économie à l'UCLouvain

”

Pour comprendre le phénomène de l'infécondité presque en temps réel et au plus près de la génération concernée, ces économistes ont imaginé un autre indicateur au nom un peu rébarbatif : le taux d'infécondité de période. Il calcule le taux de non-parentalité qui devrait toucher les femmes en âge de procréer si aucune évolution sociétale majeure ne se produit. « Une hausse significative et inattendue des naissances dans une tranche d'âge pourrait par exemple influencer ce taux, mais cela reste un risque théorique », ajoute David de la Croix. Et à ce stade, le taux calculé par les chercheurs est plutôt interpellant puisqu'en Belgique, il tourne autour des 25 %. Autrement dit, si les comportements sociétaux n'évoluent pas de façon importante pour la génération concernée, une femme sur quatre en âge et a priori en capacité d'avoir des enfants ne devrait jamais devenir mère un jour. « Un taux important mais moindre qu'en Finlande, au Japon ou en Espagne où la non-parentalité touche une femme sur trois et même 45 % en Corée du Sud », ajoute David de la Croix.

Les causes de cette non-parentalité sont multiples. Les chercheurs les regroupent en quatre catégories qui peuvent ou non se cumuler, accentuant encore la probabilité pour une femme de ne pas avoir d'enfant. Il y a d'abord les causes biologiques et médicales qui sont d'autant plus importantes que les projets d'enfant sont de plus en plus souvent reportés à des âges où la fertilité diminue. Il y a également les contraintes matérielles : revenus insuf-

fisants, difficulté d'accès au logement, précarité de l'emploi... Autrement dit, des difficultés à réunir les conditions minimales pour fonder une famille.

Une inégalité homme-femme toujours importante

Une autre raison de la non-parentalité est que la maternité continue d'entraîner un coût élevé en termes de carrière, de revenu, d'autonomie et de temps. « Les femmes sont plus diplômées et plus présentes sur le marché du travail, mais la charge quotidienne des enfants reste encore largement féminine. Et les mères subissent davantage que les pères une pénalité professionnelle lorsqu'elles ont un enfant et doivent l'élever », expliquent les économistes dans leur rapport.

Enfin, ces derniers pointent aussi l'importance du « couple » lorsqu'il est question de parentalité. Certaines personnes auraient voulu des enfants, mais ne trouvent pas de partenaire avec qui construire un projet familial stable ou le trouvent trop tard. « Un phénomène accentué par les loisirs numériques qui offrent une forme de distraction et de sociabilité et réduisent le besoin ressenti de former un couple », expliquent-ils. Et qui pourraient aussi expliquer, en partie, la hausse du célibat dans les pays occidentaux. « Ce n'est donc pas toujours l'absence de désir d'enfant qui domine, mais parfois la difficulté à former une union durable », ajoute David de la Croix. « Aussi, les normes sociales ont changé : devenir parent n'est plus une étape obligée de la vie adulte, et la

vie sans enfant est aujourd'hui plus visible et davantage acceptée. »

Peut-on agir ? « Oui, mais pas en cherchant à pousser les individus à avoir des enfants comme le font les politiques natalistes mises en place dans un certain nombre de pays et qui ne donnent aucun résultat », poursuit le professeur. Le choix de ne pas avoir d'enfant doit être respecté. Pour les économistes, mieux vaudrait travailler à réduire l'écart entre le nombre d'enfants que les personnes souhaiteraient avoir et celui qu'elles peuvent réellement avoir. Concrètement, cela suppose d'agir sur plusieurs fronts : améliorer l'accès au logement, réduire la précarité professionnelle, mieux soutenir financièrement les ménages ou encore rendre la parentalité compatible et plus égalitaire entre femmes et hommes sur le plan professionnel et familial.

En démontrant que dans la génération actuelle, une femme sur quatre en Belgique n'aura probablement jamais d'enfant, ces économistes pointent aussi le fossé qui se creuse de plus en plus pour espérer revenir à un seuil de renouvellement de la population. Aujourd'hui, alors qu'il faudrait un taux de fécondité moyen de 2,1 enfants par femme pour s'assurer qu'à l'avenir le nombre de personnes actives soit suffisant pour combler les besoins des inactifs, ce taux n'est que de 1,4 enfant par femme dans notre pays. Les premières données recueillies au sein de la génération actuelle ne montrent pas une inversion de la tendance. Au contraire, elle s'intensifie encore.

ABONNÉS



Adèle : « Je dis à mon compagnon qu'on fera des enfants quand on sera riche et qu'on s'ennuiera »

Retrouvez un troisième témoignage sur notre site internet.

témoignage Sibel :

« J'ai longtemps eu peur de ne pas être capable d'être une bonne mère »

S.DX

Beaucoup pensent qu'il n'y a que deux catégories de femmes : celles qui n'ont pas pu avoir d'enfant et celles qui n'en ont pas voulu », témoigne Sibel Meurisse-Kaya, 53 ans. « Dans mon cas, il y a un peu des deux. Avant même d'essayer d'avoir un enfant, devenir mère était une décision extrêmement difficile. Durant mon enfance, j'ai subi des violences, des négligences et des abus sexuels. J'ai longtemps eu peur de ne pas être capable d'être une bonne mère, de reproduire malgré moi ce que j'avais vécu. Cette peur m'a accompagnée pendant des années. Pourtant, j'ai fini par dépasser cette crainte et j'ai décidé d'essayer d'avoir un enfant. »

Atteinte d'endométriose et d'adénomyose, Sibel subit trois fausses couches avant qu'une intervention chirurgicale ne soit proposée. « Le jour même où je devais être opérée, alors que j'étais déjà à l'hôpital, j'ai appris le décès brutal de ma maman. L'opération a été annulée », raconte-t-elle. « A partir de ce moment-là, quelque chose s'est brisé en moi. J'ai vécu cet événement comme si ma mère avait, en quelque sorte, donné sa vie pour sauver la mienne. Je sais qu'il s'agit de mon ressenti, mais cette conviction intime m'a empêchée de reprendre les démarches pour me faire opérer. C'est à ce moment-là que, cette fois, le choix m'a appartenu : j'ai renoncé à poursuivre ce projet de maternité. »

Un choix qui, comme elle l'explique, n'a pas toujours été facile à vivre. « Mon mari est issu de la communauté araméenne, originaire de Turquie et de tra-



© D.R.

dition chrétienne orthodoxe. Les familles y sont nombreuses, avec beaucoup d'enfants. Nous sommes les seuls de la famille à ne pas en avoir. Cela n'a pas toujours été facile à vivre, mais mon mari m'a toujours soutenue. Après ma troisième fausse couche, c'est lui qui, au vu de ma tristesse, m'a dit d'arrêter. Avec le temps, nous avons construit une autre vie. Nous avons investi notre énergie dans les voyages, les découvertes et les projets à deux. Cela ne remplace pas des enfants, mais cela a donné un autre sens à notre parcours. »

Le plus difficile ? Les remarques des autres. « Pendant des années, on nous

KROLL

